

JUILLET 2022 | NUMÉRO 7

LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire :
Littératures Éthique et Arts



PRÉSENTATION – KENZA JERNITE

Kenza Jernite est lauréate du premier contrat postdoctoral Lethica. Elle prendra ses fonctions à la rentrée de septembre et sera rattachée conjointement aux unités de recherche ACCRA et Configurations littéraires.

Docteure en Études Théâtrales, je poursuis en parallèle depuis plusieurs années activités de recherche, d'enseignement, mais également de recherche-crédation.

Depuis le début de mon cursus en études théâtrales, j'ai en effet toujours associé recherches théoriques et travail de mise en scène. Le plus souvent, ces travaux se répondaient. Que le lien soit souple ou évident - ainsi, alors que j'écrivais un mémoire sur la présence de la peinture dans les pièces courtes de Samuel Beckett, j'ai monté *Fin de Partie* au théâtre de l'École Normale Supérieure -, des échos ne cessaient de se créer, la pratique venant féconder la recherche qui à son tour la nourrissait. Au moment de commencer ma thèse, il était donc évident pour moi que ma recherche devait continuer d'être accompagnée par une recherche au plateau.

SOMMAIRE :

**Contrat postdoctoral
Lethica - 1 à 3**

**Focus sur Marie-Jo
Thiel - 4 à 11**

**Dossier : "L'essor du
littéraire est-il le fruit
d'une crise de
l'exemplarité ? " - 12 à
15**

**Les inscriptions pour le DU
Lethica sont ouvertes
jusqu'au 10 juillet :
informations sur la [page
dédiée du site.](#)**

C'est dans cette optique que j'ai décidé d'inscrire ma thèse dans le programme doctoral SACRe : y étant inscrite comme « doctorante théoricienne », j'ai à la fois écrit une thèse dite « classique », qui portait sur l'importance du modèle pictural sur les scènes contemporaines européennes, et j'ai proposé également, en lien avec ce sujet, trois réalisations pratiques (un spectacle, un laboratoire et un travail vidéo), dont j'ai présenté le résultat sur un site internet (www.kenzajernite.com).

Mes recherches de thèse m'ont amenée, par le prisme de mon travail sur le metteur en scène italien Romeo Castellucci, à m'interroger sur la présence sur scène de très jeunes enfants et de personnes très âgées. Ces questionnements ont donné naissance au projet de recherche avec lequel je rejoins aujourd'hui Lethica. Ces recherches ont également fait apparaître l'importance renouvelée de la liturgie chrétienne dans certaines formes de théâtre contemporain, ainsi que la nécessité de réinterroger les rapports entre texte et peinture dans des dramaturgies qui donnent la première place à l'élément plastique.

J'ai enfin enseigné, ces dernières années, l'histoire et la théorie du théâtre (histoire de la mise en scène, dramaturgie, histoire du théâtre, ...) à l'université Paris-Sciences Lettres, à l'université Paris Cité, ainsi qu'à l'université Paris-Nanterre. Étant également angliciste de formation, j'ai tenu à passer une agrégation dans cette discipline, ce qui m'a permis d'enseigner la littérature anglaise en tant qu'ATER à la faculté des langues de l'Université de Strasbourg.

PROJET DE RECHERCHE : GRAND ÂGE ET FINS DE VIE SUR LES SCÈNES CONTEMPORAINES EUROPÉENNES

Mes recherches seront consacrées à la question du grand âge et de la fin de vie sur les scènes contemporaines. Ce projet se fonde sur un constat et une conviction. Le premier est qu'un nombre toujours plus important de spectacles, dans toute l'Europe, s'empare du sujet du grand âge et de la fin de vie. La seconde est que le théâtre, en mettant ces thématiques au cœur de l'espace public – et ce souvent de manière anticipée ou « visionnaire » –, apparaît comme un formidable médium pour expérimenter ces questions.

Cette recherche postdoctorale vise ainsi à poser des questions éthiques à partir du théâtre, en proposant des travaux qui combineront différentes approches : recherche théorique ; travail d'enquête ; recherche-crédation ; rencontre avec les artistes. Pour mener ces travaux, j'ai retenu trois directions de recherche, liées aux thématiques de l'ITI Lethica.

1. Montrer / Cacher

(Thématique de recherche : Transparence et secret)

La question du secret et de la transparence est au cœur des problématiques liées au très grand âge. Les spectacles retenus dans mon corpus, en mettant en scène cette vieillesse qui d'ordinaire se refuse - ou plutôt est refusée - aux regards, travaillent alors des enjeux à la fois scéniques et éthiques.

2. Théâtre de fiction, théâtre documentaire : une nécessaire « élaboration imaginative » ?

(Thématiques de recherche : Révolutions morales / Faire cas)

Plutôt qu'à une vieillesse générique, les grands textes de théâtre (*Œdipe à Colone*, *Le Roi Lear*, *Fin de Partie*, ...) nous ouvrent souvent à des vieillesse particulièrement diverses et singularisées. À ce titre, le théâtre pourrait être à l'origine d'une véritable « révolution morale » dans nos représentations de la vieillesse et, par conséquent, dans le traitement que nous accordons aux personnes âgées. Pourtant, force est de constater que tel n'est pas toujours le cas dans le théâtre contemporain où l'intérêt pour la fin de vie passe encore le plus souvent par la représentation de personnes malades, séniles ou dépendantes.

Comment réintroduire alors, sur scène, ce que Cynthia Fleury appelle une nécessaire « élaboration imaginative[1] », c'est-à-dire ce processus par lequel nous rendons l'autre irremplaçable, en lui reconnaissant son extrême singularité ?

3. Mettre en scène des personnes âgées : prendre soin de ceux qui témoignent, faire cas de ceux qui écoutent

(Thématiques de recherche : Faire cas, prendre soin / Transparence et secret)

Comment concilier l'idée du soin, de l'attention à l'autre, et les démarches artistiques (en particulier celles qui travaillent le témoignage, et donc, bien souvent, le plus intime) ? Les recherches existantes dans le champ du théâtre documentaire, en particulier les réflexions sur les différentes manières de recueillir les témoignages de « personnes réelles », nous permettront de penser la spécificité et le statut du témoignage de celui ou celle qui s'apprête à mourir.

À partir de ces questions qu'il s'agit désormais d'approfondir et de déployer, je propose de mener plusieurs travaux et actions, entre recherche théorique (préparation d'un colloque interdisciplinaire sur le grand âge), enquête de terrain (suivi de la tournée d'*Une mort dans la famille* d'Alexander Zeldin, spectacle sur et avec des personnes âgées, et étude de ses publics), et recherche-création. Mon travail de recherche-création prendra la forme d'un atelier au cours duquel je travaillerai avec des acteurs et actrices de théâtre âgés, ainsi qu'avec des soignants ; ces rencontres feront l'objet d'un travail théâtral, avec restitution publique de l'atelier en 2023, mais également d'un travail vidéo qui pourra aboutir à une forme documentaire. Elles pourront également fournir l'occasion et le lieu d'un dialogue avec les étudiantes et étudiants du parcours Gérontologie du Master Éthique de l'Université de Strasbourg, et du nouveau DU LETHICA



[Kenza Jernite](#)

Article publié par Victoire Feuillebois, membre de Lethica, dans *The Conversation* : "[1984 de George Orwell : quel miroir pour la Russie de l'ère Poutine ?](#)"

Présentation du DU Lethica par Ninon Chavoz, dans le magazine [Or Norme](#) (p142-143)

[1]Cynthia Fleury, *Le Soin est un humanisme*, Paris, Gallimard, 2019.

FOCUS SUR... MARIE-JO THIEL

Docteur en médecine et en théologie, fondatrice et directrice du [Centre européen d'enseignement et de recherche en éthique](#), lauréate de nombreux prix et prestigieuses distinctions, [Marie-Jo THIEL](#) est une personnalité internationalement reconnue, qui a soutenu d'emblée Lethica dès la conception du projet, au printemps 2019, et qui reste aujourd'hui l'un de nos membres les plus actifs.



Gageons que son départ à la retraite sera pour elle l'occasion d'ouvrir et d'explorer toujours plus loin de nouveaux « chemins d'éthique » — et pour montrer la diversité de ses domaines de recherche, ainsi que son talent à fédérer des chercheurs d'horizons multiples dans de communes perspectives éthiques et interdisciplinaires, nous rendons ici compte de six ouvrages parus ces quinze dernières années sous sa (co)-direction. Merci Marie-Jo et à bientôt !

Marie-Jo Thiel, Anne Danion-Grilliat, Frédéric Trautmann, *Abus sexuels : écouter, enquêter, prévenir*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, coll. Chemins d'éthique, 2022.

L'actualité des thématiques de l'emprise, du consentement, du viol et de l'abus (de pouvoir, de conscience, de confiance, psychologique ou spirituel, pour reprendre la typologie proposée ici par Gilles Berceville, p. 130) n'est malheureusement plus à démontrer. Elle se manifeste autant dans le domaine du droit (songeons en France à la réforme légale induite par la loi Billon du 21 avril 2021, mais aussi, à l'échelle internationale, à la Convention de Lanzarote entrée en vigueur en juillet 2010), que dans les sphères médiatiques et culturelles (citons entre autres *Le Consentement* de Vanessa Springora paru en 2020, et *La Familia Grande* de Camille Kouchner, paru en 2021). Reprenant une argumentation qu'on pourrait rapprocher de celle [de Jean-Marie Apostolidès dans Héroïsme et victimisation](#), Jean-Marc Sauvé, vice-président honoraire du Conseil d'État, évoque ici une véritable « rupture anthropologique », qui aboutirait à la reconnaissance des victimes et à une « attention renouvelée à la dignité de la personne humaine » (p. 297). Tout en se confrontant directement à cette actualité, soulignée par de nombreux contributeurs, le présent volume, issu des Journées internationales d'éthique tenues à Strasbourg le 5 mars 2020 et les 17 et 18 juin 2021, propose une réflexion respectueuse et informée, qui ne cède en aucun cas à la tentation du scoop et du voyeurisme, mais prône au contraire une éthique de l'écoute, comprise au sens fort comme la capacité à « ausculter les personnes et les situations pour dépasser les a priori et les précompréhensions, avant de vouloir juger » (p. 23).

Après avoir signé, en 2019, une imposante somme consacrée aux abus sexuels dans le contexte ecclésial catholique (*L'Église catholique face aux abus sexuels sur mineurs*, 720 p.), Marie-Jo Thiel revient ici sur le sujet dans un projet collectif ambitieux, dont elle signe la stimulante introduction. Pour la chercheuse, cette nouvelle parution est l'occasion de proposer une nouvelle approche de la problématique des abus sexuels, à la fois fidèle aux thèses fortes développées dans la monographie de 2019 et enrichie par des contributions nouvelles. Si la confrontation de l'Église catholique au scandale des abus sexuels sur mineurs est ainsi placée au cœur de nombreux articles (citons entre autres les articles de Méлина Douchy-Oudot sur le « cadre canonique », ou encore le témoignage livré par Véronique Garnier à propos des abus dont elle a elle-même été victime, ainsi que la contribution de Gerhard Kruip sur le chemin synodal en Allemagne), le sujet est ici observé dans une perspective plus large, à la fois du point de vue thématique et du point de vue disciplinaire.

Sans nier l'existence d'un problème structurel, lié à la hiérarchie de l'Église catholique et à ce que le pape François nomme le « cléralisme », défini comme une « culture de dysrelations entre clercs et laïcs du fait de l'asymétrie de pouvoir et d'un habitus de supériorité des prêtres sur les laïcs » (p. 360), le présent volume souligne l'ampleur d'un problème qui concerne tous les lieux de la société, des institutions collectives à la sphère privée (par exemple la famille, évoquée notamment par l'article que Frédérique Riedlin sur « la clinique de l'inceste »). Les chiffres rappelés dans les premières pages du volume sont à cet égard tristement éloquents : selon le Conseil de l'Europe, un enfant sur cinq serait victime de violences sexuelles (p. 11). Comme le note Marie-Jo Thiel, « les systèmes d'emprise successifs (avec maltraitements et abus dans l'enfance) ou concomitants se tissent les uns aux autres et s'influencent mutuellement, voire se potentialisent » (p. 363). L'ouvrage permet ainsi de mettre en avant d'autres victimes que les mineurs, notamment les femmes, évoquées dans l'article de Marie-Jo Thiel consacré aux « abus engendrés par certains excès de pouvoir au sein de l'Église catholique ».

L'ouverture est également disciplinaire : il faut ici saluer la cohérence d'un volume qui rassemble théologiens, juristes, spécialistes de l'éthique, psychologues, psychiatres, et leur permet d'entrer en dialogue avec des praticiens non universitaires (avocats, commissaires divisionnaires, inspecteurs d'académie, prêtres et administrateurs) ainsi qu'avec des organisations nationales (comme la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église, présidée par Jean-Marc Sauvé) et locales (comme le Centre de Ressources pour Auteurs de Violences Sexuelles Alsace). Si elle anime la conception même du volume, cette dimension interdisciplinaire se retrouve également au cœur même des contributions qui, pour certaines, démontrent éloquemment la pertinence d'un dialogue entre éthique, littérature et arts : Frédéric Trautmann propose ainsi une étude du phénomène d'emprise spirituelle à partir de l'analyse du film de Sarah Suco, *Les Éblouis* (2019), tandis que Jean Ehret, directeur de la Luxembourg School of Religion and Society, croise le raisonnement théologique et le détour par les lettres (de Sébastien Roch d'Octave Mirbeau au *Consentement* de V. Springora), affirmant que « la littérature peut être considérée comme une sorte de laboratoire de ce que cela signifie ou pourrait signifier que d'être humain, confrontant l'auteur comme le lecteur à une infinie série de possibilités et, partant, à deux questions, celle de savoir, d'une part, ce qu'il va faire de son expérience de lecture dans sa vie et, d'autre part, quelle histoire il – lui-même, sa vie – va construire au fil du temps » (p. 351).

Ninon Chavoz

Marie-Jo THIEL (dir.). *L'Automne de la vie. Enjeux éthiques du vieillissement*. Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. Chemins d'éthique, 2012.

Dans l'ouvrage collectif *L'Automne de la vie - Enjeux éthiques du vieillissement*, Marie-Jo Thiel, professeure à l'Université de Strasbourg et directrice du Centre Européen d'Enseignement de Recherche en Éthique (CEERE), réunit certaines des contributions les plus significatives des 4e Journées Internationales d'Éthique qui se sont tenues à Strasbourg en mars 2011.

L'ouvrage, plutôt que d'aborder les enjeux liés au vieillissement comme des problèmes à résoudre, tente de déployer à partir d'eux des questionnements éthiques. Il a pour but avoué de « déconstrui[re] le concept de vieillesse en vue d'éclairer les enjeux des pratiques et représentations autour de la personne âgée. » (p. 6).

Partant du constat - que l'on retrouve dans de nombreuses contributions - que l'allongement de la vie plonge l'humanité, et en particulier les sociétés occidentales, dans une situation inédite, les contributeurs de l'ouvrage tentent de prendre le contrepied d'une vision qui réduirait les personnes âgées à la charge qu'elles représentent pour les aidants et pour la société, pour tenter, dans une perspective interdisciplinaire et transnationale, de recentrer la réflexion sur les représentations de la vieillesse, à partir de l'expérience de ceux qui la vivent.

Les contributions sont réparties suivant quatre grandes thématiques, qui permettent de répondre à ces questions : « vieillir aujourd'hui : à tout prix ? », « vieillir aujourd'hui : à quels prix ? », « rester un homme » et « croire en la vie jusqu'au bout ».

La première partie, qui réunit des contributions de psychologues et de médecins, s'interroge sur les significations contemporaines attachées au vieillissement, dans un contexte où la chirurgie plastique et la médecine anti-âge connaissent un succès toujours grandissant. Dans leur article sur « la chirurgie du "mieux vieillir" », Thérèse Awada et Jean-Christophe Weber constatent que plus les membres d'une société vieillissent, plus ils sont paradoxalement soumis à une injonction de ne pas vieillir (ou de bien vieillir), et, à partir de ce constat, nous encouragent à envisager le recours à la chirurgie esthétique, non point tant comme une demande narcissique et frivole, mais plutôt comme l'effet d'un désir de rester socialement intégré à une société qui a tendance à détourner le regard de ses personnes âgées. Le retour d'expérience de Thérèse Awada, Patrick Antoine et Patrick Knipper sur une mission humanitaire au Bénin nous invite d'une autre manière, en racontant le heurt entre deux cultures, à réfléchir au peu de cas que l'on tend à faire des personnes âgées dans les sociétés occidentales.

La deuxième partie de l'ouvrage, « vieillir aujourd'hui : à quels prix ? », pose la question de l'âgisme dans l'accès aux soins. Les contributions de chercheurs et médecins de différents pays d'Europe offre un panorama de la discrimination dans l'accès aux soins au motif de l'âge au Royaume-Uni, en France et en Allemagne ; en reconnaissant la pression qui s'exerce sur les services de santé (dans un contexte de vieillissement de la population et de rationnement budgétaire), David Oliver, Michael Hasselmann, et Georg Marckmann et Anna Mara Sanktjohanser tentent chacun à leur manière de proposer un modèle viable pour les années à venir ; tous se prononcent en faveur « d'une politique humaniste et citoyenne » (p. 158) d'accès aux soins pour les personnes âgées, dans laquelle le rapport coût/bienfait des actes médicaux doit être au centre des décisions.

La partie intitulée « Rester un homme » s'intéresse au cas de la maladie d'Alzheimer, paradigmatique de nos peurs du vieillissement. Dans un très bel article intitulé « L'identité de la personne souffrance de maladie d'Alzheimer à l'épreuve du regard d'autrui » (193-204), Thierry Collard revisite les notions d'identité et d'autonomie, en montrant comment un déplacement vis-à-vis de ces notions, voire une reconfiguration de ces notions, nous permettrait de maintenir jusqu'au bout avec les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer une véritable *relation*, fondée sur l'éthique du respect. En décryptant des phénomènes de circulation du regard entre soignants, familles et patients, Thierry Collard montre que la lutte pour nous maintenir dans l'humanité ne peut être que collective. Cette réflexion éclaire en retour la contribution de Pascale Molinier qui, sur la question de « l'aide aux aidants », plaide pour un nouveau modèle « partenarial » (p. 228) entre les aidants naturels et les aidants salariés, où l'on penserait les seconds comme des substituts des premiers, ce qui permettrait de sortir du modèle actuel, plutôt fondé sur une forme de néo-domesticité dommageable.

La dernière partie de l'ouvrage se concentre sur la question de la fin de vie, et se demande comment garder une maîtrise sur cette dernière étape. Les contributions de chercheurs et médecins des Pays-Bas et de Suisse rappellent les enjeux éthiques liés à l'euthanasie ou au suicide assisté. Dans sa contribution intitulée « L'art du retrait », Pascal Hintermeyer érige finalement l'art du retrait en véritable esthétique, envisageant le dernier âge de la vie comme une opportunité unique de s'extraire de l'injonction contemporaine à la maîtrise et à la performance, afin d'atteindre à une authentique liberté.

À quiconque s'intéresse aux enjeux contemporains qui entourent la question du vieillissement, la lecture de cet ouvrage, paru en 2012, semble indispensable. Le profil très différent des contributeurs, issus de différentes disciplines (médecine, psychologie, philosophie, théologie...) et venus de toute l'Europe, permet de donner une vision exhaustive et complexe de cette question, en révélant les tensions qui la traversent. Si certaines contributions, notamment celles qui s'appuient sur les chiffres et les données de l'époque, semblent aujourd'hui un peu moins pertinentes, la majorité d'entre elles élaborent des notions et des méthodologies fondamentales à la poursuite de la réflexion sur ces sujets. Surtout, en rassemblant des témoignages et de réflexions d'« acteurs de terrain » (p. 5),

Marie-Jo Thiel réussit le pari de renverser la perspective souvent adoptée dans les études d'âge, en mettant au cœur de l'ouvrage les expériences des personnes âgées, expériences diverses et singularisées qui permettent de réévaluer nos représentations de la vieillesse, et suscitent, finalement, le désir « d'apprendre à bien vieillir » (p.6).

Kenza Jernite

Marie-Jo Thiel (dir.), *Les enjeux éthiques du handicap*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, coll. « Chemins d'éthique », 2014.

Cet ouvrage collectif, issu des Journées internationales d'éthique organisées à Strasbourg en 2013, constitue un apport particulièrement dense au problème du handicap. Réunissant plus d'une quarantaine de contributions et couvrant une grande variété de disciplines et de zones géographiques, l'ouvrage est riche en réflexions émanant d'universitaires, mais aussi de militants associatifs, de praticiens, voire de témoins s'exprimant à la première personne (p. 291-295).

La parution de l'ouvrage en 2014 fut l'occasion de produire un premier bilan sur un changement législatif qui datait alors d'une dizaine d'années. Les lois françaises sur le handicap de 2002 et 2005 (voir p. 197-198), suivies de la Convention des Nations Unies en 2006 (bien résumée p. 80-84) constituent le sous-texte d'un grand nombre de contributions de l'ouvrage. Les études de cas tirées du tissu associatif alsacien côtoient des comparaisons internationales (170) pour interroger la mise en pratique de ces nouveaux principes, qui coïncidaient avec un renouvellement conceptuel. Tournant le dos aux approches paternalistes du handicap, considéré comme une *disability* ou une incapacité (10), la plupart des contributions mettent l'accent sur la « capacitation » (*empowerment*) ou sur la notion de capabilité développée par l'économiste Amartya Sen. L'approche en termes de capacités se fixe comme objectif l'élargissement du champ des possibles réalisables pour un individu donné. D'assistée, la personne atteinte de handicap doit désormais être considérée comme un acteur ou un contribuable à part entière (82) – ce qui suppose que la collectivité effectue les aménagements nécessaires pour lui permettre de jouer ces rôles, par exemple à l'école (151).

Tout en réagissant à ce moment législatif, l'ouvrage développe aussi une approche plus transversale du handicap en s'attaquant aux préjugés qui persistent sur ce thème – qu'ils soient hérités de l'histoire, inscrits dans le langage (7-8, 32, 182) ou renouvelés par l'idéologie néolibérale qui met l'accent sur la performance (36, 187) et qui tend à considérer que les individus sont responsables de leur état par leurs choix de vie (250). La lecture de certaines pages ne saurait être trop recommandée aux non-spécialistes : ainsi de celles sur la vie sexuelle par Peter Meiner (364-366) ou de celles sur la place des personnes handicapées dans l'entreprise (439). Plus généralement, si l'ouvrage explore la variété des situations recouvertes par la notion, il insiste surtout sur le fait que le handicap est aussi une « condition ordinaire que tout être humain connaîtra au cours de son existence » (80), à travers la maladie, la vieillesse, les accidents...

Enfin, comme son titre l'indique, l'ouvrage expose une palette de problèmes éthiques. L'exemple le plus complexe est peut-être celui de la conception et de la parentalité. D'une part, les progrès de la génétique et des dépistages prénataux soulèvent des problèmes bioéthiques de fond : ne risque-t-on pas d'instaurer une nouvelle forme d'eugénisme (84) ? Dans une logique néolibérale, les parents qui feront le choix de donner naissance à un enfant atteint de handicap ne finiront-ils pas par être tenus responsables (notamment financièrement) de ce qui devrait être au contraire un coût supporté par la collectivité (364) ? D'autre part, la possibilité laissée aux personnes atteintes de handicap mentaux d'accéder à la parentalité engage aussi des arbitrages éthiques complexes et dont la discussion donne matière à penser (363-385) – comme le fait d'ailleurs l'ensemble de l'ouvrage.

Lucien Derainne

Marie-Jo Thiel (dir.), *Entre malheur et espoir. Annoncer la maladie, le handicap, la mort*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2006.

Cet ouvrage collectif a le mérite d'aborder un thème particulièrement lourd moralement, mais qui revêt une importance cruciale dans la pratique médicale, et qui jette un éclairage original sur les questions d'éthique : l'annonce médicale qui bouleverse un parcours de vie (que ce soit celle d'une maladie grave, d'un handicap, d'un trouble mental, d'une stérilité définitive, de la mort). Selon leur contenu, ces annonces n'ont évidemment pas le même impact ni la même temporalité : l'annonce du handicap prend la forme d'un long dévoilement, faisant intervenir plusieurs acteurs, tandis que l'annonce d'une maladie grave peut avoir un effet beaucoup plus foudroyant. Il n'en reste pas moins que l'instant de l'annonce cristallise toujours un certain nombre d'enjeux, que l'ouvrage – unifié par des transitions entre les différentes contributions – cherche à décrypter à travers le point de vue de la médecine, des sciences humaines et de quelques « témoins ». Le sujet abordé étant particulièrement grave, c'est sans doute la volonté de contrebalancer le « malheur » par « l'espoir » qui explique enfin l'ouverture inattendue des cinq dernières contributions à la théologie (juive, protestante, catholique) : l'annonce de la mort trouve son double inversé dans ces réflexions sur l'annonce du salut, fréquente dans le texte biblique.

Paru en 2006, l'ouvrage réagit « à chaud » à un nouvel environnement législatif. Alors que le code de déontologie autorisait jusqu'ici les médecins à taire une information, la loi du 4 mars 2002 impose d'informer le patient et de l'associer aux décisions. Désormais, la dimension éthique ne réside donc plus dans le choix d'informer ou non, mais dans la manière de le faire. Les contributeurs discutent l'application de ces principes à des cas difficiles : le médecin peut-il parler alors que le patient est accompagné ? Que faire dans le cas de mineurs, de majeurs sous tutelle, dans un contexte pédiatrique (38-39) ? La majorité des contributions expose surtout la difficulté de cet acte de parole, traumatisant aussi bien pour les patients que pour les soignants (214), lesquels se trouvent pris entre la nécessité de se protéger en gardant une distance, tout en répondant au besoin d'empathie des malades. Le risque de ce moment est aussi que le médecin soit considéré comme un « messenger de malheur », ce qui abîmerait la relation thérapeutique. La parole médicale doit enfin composer avec les sources d'information concurrentes dont dispose le malade. Ce que l'ouvrage repérait d'ailleurs comme un « *phénomène internet* » (134) en 2006 a dû prendre une ampleur inédite depuis.

Plus que tout autre, la question de l'annonce révèle surtout que la médecine est aussi une affaire de mots et de représentations. Comme l'introduction le rappelle, la parole prend ici une dimension performative, dont les conséquences sont majeures : l'information du patient détermine en effet son anxiété et sa manière future de gérer sa maladie (6). Bien maniée, la parole devient une « arme thérapeutique » (19) tandis qu'une annonce mal faite peut être destructrice (14-16). Dans cette perspective, le médecin doit composer avec toutes les représentations culturelles qui s'invitent dès l'énonciation du diagnostic (« cancer », « autisme », etc.). Un mot scientifique comme celui de *démence* doit par exemple être évité, car il connote trop de choses dans le discours social (149). La question de l'annonce démontre donc l'« apport nécessaire des sciences humaines en médecine » (289). Plusieurs contributions s'attachent ainsi à expliciter ces représentations qui interfèrent dans la communication médicale, en revenant notamment sur l'histoire culturelle de la mort (196-206, 213) ou sur celle du handicap (88-98).

Lucien Derainne

Marie-Jo Thiel (dir.), *Souhaitable vulnérabilité ?*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2016.

Cet ouvrage, dirigé par Marie-Jo Thiel, rassemble des interventions faites lors d'une journée d'étude consacrée à l'éthique de la vulnérabilité organisée par l'École doctorale de théologie et de sciences religieuses de l'université de Strasbourg. La vulnérabilité est-elle souhaitable ? Après une préface de René Heyer qui, dès le début, souligne le ton provocateur du point d'interrogation du titre, les cinq essais ici contenus explorent la notion de vulnérabilité dans ses enjeux à la fois (bio)éthiques et politiques. À travers des textes plus théoriques et d'autres qui proposent des cas particuliers – comme celui de Henri Moto sur l'accès à l'eau potable au Cameroun – ce volume conçoit la vulnérabilité comme une condition inhérente à l'être humain, à la fois en tant qu'individu et en tant que membre de la société. Dans leur ensemble ces textes ont le mérite d'introduire à la notion de vulnérabilité tout en présentant ses enjeux contemporains : quel rapport entre être vulnérable et être autonome ? Comment la réflexion sur la vulnérabilité peut-elle engendrer un discours sur l'éthique du *care* ? Ou encore, quel rôle la vulnérabilité joue-t-elle dans une société fondée sur une haute technicité ?

Parmi ces contributions nous avons trouvé particulièrement intéressante celle de Nathalie Maillard. Cette dernière, définit le concept de vulnérabilité *anthropologique* pour ensuite en analyser les répercussions dans le champ de l'éthique et du politique. Étant donné que la vulnérabilité représente un trait constitutif de l'existence humaine, Maillard souligne toutefois que son actualisation dépend de facteurs externes : ainsi une personne peut être plus au moins vulnérable selon le contexte social, environnemental ou intersubjectif dans lequel elle se trouve. Après avoir développé un discours dialectique entre *vulnérabilité* et *autonomie*, elle met en discussion les théories morales et politiques centrées sur une vision de l'homme autonome et donc autodéterminé, actif et libre – vision par ailleurs dominante dans nos sociétés néolibérales. Au contraire, grâce à l'anthropologie de la vulnérabilité, Maillard repense la nature du lien social en mettant au centre la notion de soin. Cette dernière, engendre une réflexion sur la responsabilité comme catégorie morale centrale. En conclusion de son essai, Nathalie Maillard précise qu'éthique de la vulnérabilité et éthique de l'autonomie ne doivent pas s'exclure l'une l'autre. Au contraire, elles doivent « être envisagées comme pouvant se compléter et s'enrichir » réciproquement (p. 32).

Nous soulignons aussi l'apport de Marie-Jo Thiel qui, dans son essai en conclusion de l'ouvrage, synthétise brillamment les enjeux des contributions précédentes. À travers le sujet de la démarche palliative, elle tire tous les fils tramant le volume : la vulnérabilité ontologique propre à l'être humain, l'omniprésente question de la mort, les enjeux liés à l'usage de soins palliatifs dans un monde dominé par la biotechnologie. Elle nous invite ainsi à accueillir la vulnérabilité pour en faire un instrument critique grâce auquel on peut mieux comprendre notre nature et à travers lequel il convient de repenser la morale et la politique dans notre société.

[Francesca Cassinadri](#)

Marie-Jo Thiel et Talitha Cooreman-Guittin dir.) : *La vulnérabilité au prisme du monde technologique*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. Chemins d'éthique, 2020.

Sorti des presses universitaires de Strasbourg en mars 2020, c'est-à-dire au moment où une très large part de l'humanité se voyait menacée par la propagation du Covid-19 et retrouvait brutalement la conscience de sa vulnérabilité, ce livre porte une triple ambition - didactique, interdisciplinaire, et éthique. À la suite d'un précédent collectif (*Souhaitable vulnérabilité ?*, 2016), l'ouvrage entreprend d'abord de faire le point sur une notion devenue « polyphonique » à force d'être mobilisée dans de multiples domaines – du droit à l'économie, de la médecine à la politique en passant par les diverses sciences humaines et sociales (philosophie, psychologie, sociologie, théologie...). Pour cela, les directrices d'ouvrage réunissent des penseurs de tous horizons, et en particulier des médecins, que ces derniers soient chirurgiens (Bruno Grollemund), gériatres (Catherine Hernandez, Marie-Claire Guérin, Patrick Karcher) ou psychiatres (Gilles Bertschy, Anne Danion-Grilliat) ; des philosophes (Éric Fourneret, Marie-des-Neiges Ruffo de Calabre, Béatrice de Montera, Frédéric Rognon) et des sociologues (Jean-Christophe Parisot de Bayard), des économistes (Philippe Gillig) et des épistémologues des sciences et des techniques (Jérôme Goffette, Thierry Magnin, Marc Roux) ; des docteurs en théologie catholique ou protestante (Talitha Cooreman, Martin Kopp, Marie-Jo Thiel) enfin, sans oublier quelques doctorants en éthique (Sébastien Koci, Christiane Olivier). Par-delà leurs formations et professions extrêmement diverses, les contributeurs ont en partage une même préoccupation éthique : dans un monde dominé par des technologies de plus en plus sophistiquées, et parallèlement régi par les idéologies néolibérales de la performance, de la rentabilité et de la vitesse, l'urgence s'impose de repenser et de revaloriser la vulnérabilité non seulement comme une condition inhérente à toute vie, mais aussi comme une véritable opportunité existentielle et relationnelle. La vulnérabilité permet en effet d'éprouver sa résistance, voire sa résilience face aux épreuves de la vie, et de surcroît elle ouvre à de nouveaux liens – interpersonnels autant qu'intergénérationnels, en créant souvent les conditions propices à une véritable reconnaissance de l'altérité, ainsi qu'à l'éthique qui la sous-tend. C'est dans cette perspective – et non simplement à des fins d'identification et de prévention du handicap, qui peuvent aller jusqu'à certaines formes d'eugénisme – qu'on peut par exemple réinterpréter l'apport des progrès techniques en matière d'échographie ou de diagnostic prénatal : connaître à l'avance l'existence d'une malformation (comme les fentes faciales, qui affectent environ 1200 enfants par an, en France) permet d'« accueillir l'autre dans sa fragilité souffrante » (p. 161) et de bâtir ainsi concrètement « une société inclusive » (p. 6, p. 81). Cette notion constitue de fait l'un des fils conducteurs de l'ouvrage, avec l'idée – implicitement héritée d'Ivan Illich – que tout progrès technique, médical ou social risque, à un moment donné de son développement, de devenir contreproductif et d'exacerber notre vulnérabilité au lieu de nous en émanciper, comme il en portait au départ la promesse ou l'illusion : ainsi la médecine est-elle devenue iatrogène, et les lieux de soin les foyers d'infections nosocomiales ; quant aux révolutions industrielles, elles nous ont fait entrer dans l'ère de l'anthropocène, où les activités humaines menacent désormais gravement la

survie de nombreuses espèces sur la planète – y compris l'espèce humaine (voir sur ce point le très bel article de Martin Kopp, « Vulnérabilité et écologie »). Il convient donc, pour reprendre à Marie-Jo Thiel le titre de sa contribution, de « grandir en humanité au travers de sa vulnérabilité », et ce n'est pas le moindre des paradoxes que cette vulnérabilité repensée, réappropriée, passe désormais par une réinterprétation théologique du rapport de l'homme à Dieu, et surtout de l'image de ce dernier. Loin de se figurer uniquement comme une figure toute-puissante, c'est aussi un « Dieu handicapé » qui s'est en effet, avec le Christ, *incarné* dans la fragilité même de la condition humaine : Talitha Cooreman-Guittin livre elle-même de très fines analyses théologiques de la vulnérabilité et du handicap, dont certaines prémices se firent jour dès l'époque médiévale, et trouvent aujourd'hui de nombreux prolongements dans des recherches éthiques et théologiques auxquelles le présent ouvrage fait généreusement écho. Articulé sur trois questions (« La vulnérabilité, à quoi bon ? », « La vulnérabilité, un obstacle pour la santé ? », « Des technologies pour éradiquer la vulnérabilité ? ») et riche de dix-neuf contributions, ce passionnant ouvrage explore dans ses multiples dimensions la tentation récurrente d'un corps transformé ou d'une santé augmentée, jusqu'aux conceptions contemporaines du post-humanisme, pour montrer à rebours que le véritable progrès se situe moins du côté des évolutions ou prouesses technologiques, que dans la réconciliation avec une « porosité ontologique » du vivant qui nous rend certes vulnérable, mais dans le même temps « poreux à tous les souffles du monde, lit sans drain de toutes les eaux du monde, chair de la chair du monde palpitant du mouvement même du monde », pour reprendre à Aimé Césaire les vers par lesquels il caractérisait l'humanité, née en Afrique, dans son *Cahier d'un retour au pays natal* (1939). Un livre qui nous réconcilie aussi avec la lenteur, dans le magnifique petit éloge qu'en font Marie-Jo Thiel et Talitha Cooreman au terme de leur introduction, dans le sillage d'un David Le Breton (*Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, 2012), mais aussi du théologien japonais Kosuke Koyama et de « son étonnante affirmation que Dieu se déplace à trois miles par heure », c'est-à-dire « à la vitesse des humains » (p. 17) quand nous marchons. En accueillant ce livre tout comme ce dernier nous invite à ralentir avec « la personne extrêmement vulnérable, par son grand âge, par sa déficience, par son très jeune âge, ou encore par sa maladie », la collection « Chemins d'éthique » mérite assurément bien son nom.

[Anthony Mangeon](#)

Dossier : L'essor du littéraire est-il le fruit d'une crise de l'exemplarité ?

À la fin du siècle dernier, il semblait relativement évident que l'essor de la littérature coïncidait avec une crise de l'exemplarité. Selon cette logique, avant la modernité, les textes narratifs, et notamment les textes courts, avaient essentiellement une visée exemplaire : la narration d'une histoire servait à illustrer une maxime morale, qui pouvait porter bénéfice aux lecteurs. Selon Susan Suleiman (Susan Suleiman, « le récit exemplaire », in *Poétique*, n. 32, 1977, p. 468-489), la poétique de la narration se doublait alors d'une injonction pragmatique : le récit s'adressait au lecteur pour qu'il applique ce qu'il venait de lire, de sorte à changer sa manière de faire et d'être. En revanche, au moment de l'essor de la modernité, la littérature viendrait s'émanciper de la morale pour devenir une forme autonome, dégagée de tout impératif pédagogique. La poétique du texte prime alors sur sa pragmatique ; l'histoire n'est plus l'exemple d'une vérité morale et son sens devient ambigu et polysémique ; la lecture n'est pas une activité didactique mais une démarche ludique qui sert le plaisir et le délassement du lecteur. La crise de l'exemplarité permettrait alors l'avènement de textes proprement « littéraires ».

L'hypothèse d'une crise de l'exemplarité est d'abord formulée par John D. Lyons dans *Exemplum, the Rhetoric of Example in Early Modern France and Italy* (Princeton, Princeton University Press, 1989). L'auteur passe en revue les théories antiques et propose de définir l'exemple comme une forme fondée sur la multiplicité (les exemples sont pluriels), sur l'extériorité (il n'analyse pas l'intériorité des personnages, mais leurs actions), la rareté (les exemples sont souvent des cas rares et exceptionnels), l'artificialité (les exemples n'existent pas indépendamment d'un usage moral ou didactique), l'indécidabilité (l'exemple suscite la réflexion au lieu de la bloquer), et enfin sur l'excès (l'exemple propose des détails historiques ou concrets qui dépassent le cadre de l'exemplification). John D. Lyons s'applique ensuite à analyser l'évolution des formes exemplaires de Machiavel à Madame de Lafayette. Pour lui, « la nouvelle est le genre qui tente ou prétend montrer le monde à travers des exemples, tandis que le roman du dix-septième siècle montre que toute quête d'exemple est vaine » (p. 72, je traduis). L'histoire littéraire, de la nouvelle au roman, serait alors l'histoire d'une crise, où les formes exemplaires perdent progressivement tout pouvoir d'exemplification.

Les critiques cherchent à expliquer les raisons qui suscitent cette crise : selon François Rigolot, elle est causée par l'essor de l'individualisme (« The Renaissance Crises of Exemplarity », *Journal of the History of Ideas* octobre 1998, vol. 59, n. 4, p. 557-563), mais selon Alexander Gelley la pluralité et la diversité des exemples manifeste surtout leur inefficacité morale (*Unruly Examples, on the Rhetoric of Exemplarity*, Stanford, Stanford University Press, 1995). Michel Jeanneret associe la crise de l'exemplarité au déclin de la Renaissance : vers la fin du XVI^e siècle, il semblerait impossible à des auteurs comme Montaigne de pouvoir tirer un enseignement général à partir de cas particuliers, en raison de la pluralité particulière et accidentelle de l'expérience vécue (« The Vagaries of Exemplarity : Distortion or Dismissal ? », *Journal of the History of Ideas*, octobre 1998, vol. 59, n. 4, p. 565-579). Un numéro du *Journal of the History of Ideas* (octobre 1998, vol. 59, n. 4) est entièrement consacré à la question de la crise de l'exemplarité. Karlheinz Stierle, dans un article important (« Three Moments in the Crises of Exemplarity: Boccaccio-Petrarch, Montaigne, and Cervantes », *ibid.*, p. 181-595) en retrace les étapes : Boccaccio serait le premier à remettre en cause l'idée que l'on puisse tisser des analogies pour tirer une vérité générale de l'expérience individuelle, parce que l'œuvre de la fortune brise les liens de l'analogie. Montaigne refuse à l'exemple le pouvoir d'exemplifier et inaugure par ce geste l'anthropologie des moralistes. Cervantès enfin manifeste le clivage infranchissable qui sépare la morale et le récit raconté. Dans le même volume, Timothy Hampton (« Examples, Stories, and Subjects in Don Quixote and the Heptameron », *ibid.*, p. 597-611) et François Cornilliat (« Exemplarities : A Response to Timothy Hampton and Karlheinz Stierle », *ibid.*, p. 613-624) développent et explorent l'idée d'une « crise » de l'exemplarité. Deux articles, légèrement antérieurs, semblent confirmer leurs hypothèses : Michelangelo Picone (« Gioco e/o letteratura » [1997] in *Boccaccio e la codificazione della novella, letture del Decameron*, Ravenna, Longo, 2008, p. 63-65) distingue radicalement

l'exemple (didactique) de la nouvelle (ludique). Joaquim Küpper (« Affichierte Exemplarität, tatsächliche A-Systematik Boccaccios Decameron und die Episteme der Renaissance », in Klaus W. Hempfer, *Renaissance. Dis-kursstrukturen und epistemologische Voraussetzungen*, Stuttgart, 1993) affirme que l'*exemplum* est la forme propre à l'épistémè analogique, alors que la crise de l'exemplarité signerait le passage de l'analogie à la vraisemblance : la vérité du texte ne serait plus dans son analogie avec des vérités de la morale et de la religion, mais dans la justesse de la représentation de la réalité.

On décèle aisément les sources théoriques qui poussent Stierle et Küpper à formaliser l'idée d'une crise de l'exemplarité. Stierle reprend la distinction que Jolles fait entre formes simples et formes complexes : les unes sont pré-littéraires et didactiques (comme la nouvelle, le conte, l'exemple, la facétie), les autres sont littéraires et suivent une poétique définie. Cette distinction, qui date des années 1930, doit beaucoup aux travaux des formalistes russes sur la morphologie du conte. Elle a été reprise par Hans-Jörg Neuschäfer dans un volume qui retrace l'histoire allant de l'exemple à la nouvelle (*Boccaccio und der Beginn der Novelle*, München, Fink, 1969). Pour lui, « ce qui était déjà décidé une fois pour toutes dans l'*exemplum* devient discutable et problématique dans la nouvelle » (p. 60, je traduis). Küpper reprend cette distinction formelle entre exemple et nouvelle et l'adosse à l'histoire des *épistémaï* que propose Foucault dans *Les Mots et les choses* : l'*exemplum* est de l'ordre de l'analogie, la nouvelle est du côté de la vraisemblance.

La théorie de la crise de l'exemplarité, toutefois, aboutit rapidement à une aporie : une large partie des récits de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle paraissent plus explicitement exemplaires que ceux du XIV^e siècle. Stierle est conscient de cette aporie et conclut son article en affirmant que : « L'exemplarité et la crise d'exemplarité ont appris à coexister » (p. 595, je traduis). François Cornilliat lance alors un appel aux chercheurs : « Les derniers mots de Stierle, basés sur une analyse subtile des *Novelas Exemplares* de Cervantès, nous laissent la tâche de redéfinir à la fois l'*exemplum* et la crise de l'exemplarité afin de comprendre leur difficile coprésence » (p. 622, je traduis).

Plusieurs ouvrages ont cherché depuis à penser l'exemplarité de la littérature. Laurence Giavarini a réuni, dans le volume *Construire l'exemplarité, pratiques littéraires et discours historiens (XVI^e-XVII^e siècles)*, (Dijon, Presses Universitaires de Dijon, 2006), un ensemble d'articles pour réfléchir à la relation entre l'exemple et l'histoire dans la première modernité. Elle cherche à redéfinir l'exemple à partir de la notion de « cas », qui est à la fois un épisode saillant de l'histoire et un exemple. Dans le volume *Littérature et exemplarité*, (dir. Emmanuel Bouju, Alexandre Gefen, Guiomar Hautcoeur, Marielle Macé, Rennes, PUR, 2007), plusieurs articles s'attachent à définir la complexité de l'exemplarité dans l'œuvre de Cervantès et critiquent ainsi implicitement l'idée que les *Nouvelles exemplaires* et le *Don Quichotte* ne seraient qu'une étape de la crise de l'exemplarité. D'autres articles montrent le lien qui existe entre la réflexion sur l'exemplarité et les thèses de Martha Nussbaum sur le contenu éthique de la littérature : le récit littéraire ne sert pas seulement à exemplifier une maxime morale, mais propose au lecteur un parcours qui le porte à comprendre la complexité morale d'un problème. Niklas Bender reprend la thèse de Küpper et s'en détache (« Blumen oder Strauß ? Singularität und Beispielhaftigkeit in Marguerite de Navarre *L'Heptaméron* », *Romanistisches Jahrbuch* 59/2008, p. 204-237) pour penser l'exemplarité des récits de la modernité sans faire l'hypothèse d'une crise (*Verpasste und erfasste Möglichkeiten. Lesen als Lebenskunst*, Bâle, Schwabe, 2018). D'autres ouvrages encore s'intéressent à la rhétorique de l'exemple au Moyen Âge (*Exempla docent, les exemples des philosophes de l'Antiquité à la Renaissance*, éd. Thomas Rikclin, Paris, Vrin, 2006) et à son usage dans le discours argumentatifs (*L'Exemplum narratif dans le discours argumentatif (XVI^e -XX^e siècles)*, éd. Manuel Borrego-Pérez, Besançon, Presses Universitaires Franc-comtoises, 2002).

Dans les mêmes années, le groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval (Gahom), basé à l'EHESS et animé par Claude Bremond, Jacques Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu, entreprend un très vaste chantier d'étude des *exempla* médiévaux. Ces récits brefs, qui reportaient les épisodes saisissants de l'histoire, les actions d'un saint, ou les faits de la vie quotidienne, étaient réunis dans plusieurs recueils, comme autant de *topoi* à l'usage du prédicateur, qui pouvait ainsi les inclure dans ses sermons et ses discours.

Au lieu de répertorier les *exempla* par thème, comme cela avait été fait, dans les années soixante, par Frederic C. Tubach dans son *Index Exemplorum. A Handbook of Medieval Religious Tales* (Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1969), les chercheurs du Gahom entendent répertorier et étudier chaque exemplum, pour pouvoir en saisir la particularité et relever les variantes. Le résultat de ce travail est l'édition de plusieurs recueils médiévaux d'exempla et la mise en ligne de THEMA (*Thesaurus Exemplorum Medii Aevi*), une base de données qui recense désormais 63 recueils et près de 13000 récits brefs. Cette base de données permet d'apprécier la variété des exemples, le retour de thème communs et la qualité de leur rédaction.

Ces ouvrages s'inscrivent dans la lignée des recherches de Stierle et Küpper et en partagent deux traits problématiques : d'une part, l'idée que l'histoire de l'exemplarité est celle d'une crise ; d'autre part, l'idée d'une séparation nette entre genres littéraires (ludiques, poétiquement construits, indépendants de la morale) et genres exemplaires (formes simples, sérieuses, didactiques et moralisantes). À la question « l'exemplum médiéval est-il un genre littéraire ? », Claude Brémond et Claude Cazalé-Bérard répondent résolument « non » (*Les exempla médiévaux : nouvelles perspectives*, dir. Jean Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu, Paris, Champion, 1998, p. 21-42), en entérinant l'idée que l'exemplum est radicalement séparé de la littérature. Or l'idée d'une séparation est précisément la cause du paradoxe que met en lumière Stierle : si l'on pense que l'exemple n'est pas littéraire et que l'histoire littéraire n'est qu'une progressive et inexorable séparation de la morale, on aura du mal à saisir le retour et la présence d'exemples moralisants après les récits de Boccace et de Cervantès.

Bien avant les thèses de Stierle, pourtant, un ouvrage essentiel parvient à penser ensemble littérature et exemplarité : il s'agit de *Exemplum e Letteratura, tra medioevo e rinascimento*, par Carlo Delcorno (Bologna, Il Mulino, 1989). Si l'auteur commence à analyser l'usage des *exempla* dans la prédication médiévale, il en vient rapidement à confronter l'usage sacré des exemples avec leur usage dans la littérature profane. En faisant tomber les frontières entre exemple et littérature et entre littérature et morale, Delcorno parvient à montrer la riche circulation de motifs et d'histoires, à la fois sous la plume des prédicateurs et des auteurs profanes.

Le colloque « [nouvelles et exemplarité en Europe](#) », qui s'est déroulé à la faculté des lettres de Strasbourg en mai 2022, entendait pousser plus loin les recherches de Delcorno pour pouvoir repenser à nouveau frais l'histoire de l'exemplarité du récit. Les contributions d'Alistair Minnis (Yale University) Antonio Sotgiu (Université de Paris III), Klaus Kipf (Université de Munich), Guillermo Carrascón (Università di Torino) ont montré comment les mêmes motifs circulent entre l'*exemplum* et la nouvelle, à la fois dans la tradition anglaise, allemande, espagnole et italienne. Non seulement les *exempla* fournissent le sujet des nouvelles, mais les nouvelles traduites en espagnol et en allemand ont tendance à moraliser le texte, en rapprochant la nouvelle de l'*exemplum*. Les contributions de Enrica Zanin (Université de Strasbourg), de Tiphaine Rolland (Sorbonne Université) et de Marie-Claire Thomine (Université de Lille) ont critiqué la notion de « crise » et proposé de penser autrement les rapports entre récit et éthique dans l'histoire. Au lieu de supposer l'idée d'une crise, pour en chercher les preuves dans les textes, elles partent des œuvres et constatent que les régimes éthiques changent dans le temps en redéfinissant la limite poreuse entre exemple moralisant et récit particulier. Si cette histoire semble, sur le long terme, aboutir à la sécularisation de la lecture des textes (comme l'écrit Blumenberg dans *La Légitimité des temps modernes*) cette sécularisation n'est pas linéaire et s'accompagne, en réalité, d'un retour à la morale et à un effort de contrôle, suscité par l'essor de la censure, dès la fin du XVI^e siècle.

Si l'on n'adosse pas l'histoire du récit à celle d'une crise, et si l'on efface le clivage qui séparerait littérature et morale, un nombre foisonnant de stratégies d'exemplification apparaissent. Selon Christian Zonza (Université de Nantes), la valeur exemplaire du récit est souvent manifestée par une maxime qui ouvre ou clôt le récit, mais aussi par des sentences que mentionnent les lettres et billets que le héros imagine recevoir d'un autre personnage, sans que la main de l'auteur n'apparaisse. L'exemple apparaît dans l'histoire et propose un savoir sur les cas particuliers qui complète le savoir sur l'histoire des grands hommes (selon Thibault Catel, Université de Limoges, et Elisabetta Menetti, Università di Modena e Reggio Emilia). Le langage devient aussi le lieu d'un perfectionnement moral

(selon Nora Viet, Université Clermont-Auvergne) et les règles de la conversation courtoise proposent un modèle de narrateur accompli qui sait, comme l'écrit Horace, plaire et instruire (selon Katie Schrank, University of Sheffield). L'art de la rhétorique, que ce soit par la *dispositio* de l'histoire, par l'*actio* du conteur ou par la construction de sa *persona*, manifeste la valeur éthique du discours et propose diverses stratégies d'exemplification (selon Ullrich Langer, University of Wisconsin-Madison). Enfin, non seulement les bons exemples, mais aussi les mauvais sont exemplaires : c'est ce qu'affirme Laurent Baggioni (Université de Paris III), en soulignant le pouvoir didactique, à la Renaissance, des mauvais exemples.

Le *Decameron* de Boccace montre les différents usages que l'on peut faire de l'exemple. C'est ce que montrent Renzo Bragantini (Università di Roma, La Sapienza), Teresa Nocita (Università dell'Aquila) et Maria Cristina Figorilli (Università della Calabria). Si le *Decameron* a été longtemps considéré comme un texte composé pour le plaisir et le divertissement, les critiques récents soulignent sa portée exemplaire. Renzo Bragantini insiste sur « l'exemplarité quotidienne » du texte, qui pousse le lecteur à découvrir un questionnement éthique dans les récits concrets, familiers, de style bas, que propose Boccace.

En rejetant l'hypothèse d'une crise de l'exemplarité, le colloque « nouvelles et exemplarité » n'a pas proposé une piste claire, orientée par une téléologie forte, pour définir les rapports entre éthique et littérature dans l'histoire. Mais, en abandonnant toute téléologie, les communications du colloque ont pu découvrir la grande diversité des usages et des formes de l'exemplarité, qui ne se cantonne pas seulement à l'injonction morale, mais investit tous les aspects du discours, pour toucher le lecteur.

[Enrica Zanin](#)

Littératures, éthique & arts | Lethica

Les **Instituts thématiques interdisciplinaires**
de **l'Université de Strasbourg** & **CNRS** & **Inserm**
dans le cadre de **l'Initiative d'excellence** 



Vous trouverez dans le lien suivant toutes les [Lettres](#) de notre partenaire le CEERE (Centre Européen d'Enseignement et de Recherche en Éthique)

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012).